



# La Feuille

Média citoyen  
Morges et Région en Transition

## Pour une écologie décoloniale

Je tiens tout d'abord à situer mon propos. Je suis un homme blanc cisgenre de 35 ans. J'ai grandi en France hexagonale. En 2021, avec mon amie, nous avons voyagé 13 mois en Amérique Latine, du Nicaragua au Chili. Un thème nous aura suivi tout au long de notre parcours : la colonialité.

1492 : l'arrivée d'espagnols aux Caraïbes et la colonisation des Amériques qui s'en suivit marquèrent le destin de tou-te-s les habitant-es du continent sans exception.

### **L'habiter colonial**

Le système économique et sociale mis en place à cette époque dans cette partie du monde donna naissance à une nouvelle manière d'habiter la Terre : l'habiter colonial. La terre des Caraïbes fut transformée en plantation et ses habitant-es exterminé-es ou réduit-es en esclavage. Seule raison d'être de ces terres lointaines : fournir les métropoles impériales en ressources (d'abord canne à sucre, café et or, puis bananes, autres denrées et minerais). Pour cela, les forêts furent coupées, ses habitant-es non-humain-es concentré-es au sommet des collines et une agriculture intensive d'exportation fut instaurée. La main d'œuvre locale n'étant pas suffisante pour faire tourner la machine coloniale, ce sont plus de 12 millions d'africain-es qui furent déporté-es aux Amériques entre le XV<sup>ème</sup> et le XIX<sup>ème</sup> siècle. Le niveau de violence des sociétés coloniales est alors sans aucune commune mesure avec celle des sociétés européennes. La "découverte" de l'Amérique est ainsi l'histoire d'une non-rencontre entre Européen-es, Africain-es et Amérindien-s. Cette histoire est racontée et analysée d'un point de vue caribéen par Malcolm Ferdinand, ingénieur en environnement et chercheur en philosophie politique martiniquais, dans son livre

«Une écologie décoloniale»<sup>1</sup>.

### **Décaler l'Anthropocène**

Dans son livre, l'auteur nous propose de décaler notre regard écologiste des métropoles vers les territoires colonisés. En partant du monde caribéen et de sa réalité héritée de l'habiter colonial (cyclones, déforestation, pollution des eaux et des sols, fortes inégalités sociales), Malcolm Ferdinand nous invite à relativiser notre discours écologiste catastrophiste : «Nous fonçons dans le mur»; «Le changement climatique est une vague qui va nous submerger». De notre point de vue, une tempête climatique est sur le point d'éclater. Pourtant, des centaines de millions de personnes de par le monde vivent déjà depuis des siècles dans une tempête : une tempête coloniale.

Malheureusement, une fracture béante sépare luttes écologistes et luttes décoloniales/antiracistes. Or, c'est ce même habiter colonial renforcé par le capitalisme technologique et étendu à la planète entière par la mondialisation qui détruit les corps (humains et non-humains) et les écosystèmes.

Et comme les mots ne sont jamais politiquement neutres, comment nommer la nouvelle ère géologique dans laquelle nous

sommes entrés ? Le terme «Anthropocène» et son «Homme» apolitique omet ainsi la domination d'un petit nombre sur une majorité. L'«ère de l'Homme» : de quels hommes parle-t-on ? De toute époque et de tout lieu ?

D'autres termes furent alors proposés. Le «Capitalocène», par exemple, fait référence au système économique en place. Le terme «Plantationocène», proposé par Anna Tsing et Donna Haraway, semble le plus à même de traduire le développement de l'habiter colonial de la Terre en désignant la reproduction globale d'une économie de plantation. Celle-ci pouvant prendre une forme agricole, industrielle («plant» signifiant «usine» en anglais) ou extractiviste. Le Plantationocène permet ainsi de visibiliser les violences des lieux de production dans un lointain là-bas alors que les produits sont consommés dans un paisible ici. Le terme «Nérocène» permet quant à lui de décrire la production de nègres indispensable au bon fonctionnement des plantations. Le mot «nègre» ne désigne ici plus une couleur de peau mais des êtres exclus du monde dont l'énergie vitale est consacrée à la production et à l'enrichissement d'une minorité. En comparant l'énergie des esclaves noirs d'Afrique à l'énergie aujourd'hui pompée de la Terre, Alice Walker considère que la modernité a transformé la Terre elle-même en nègre<sup>2</sup>.

### ***Non à une écologie coloniale !***

Notre monde moderne apparaît alors comme la continuité de ce système colonial mis en place dans les Caraïbes au XV<sup>ème</sup> siècle. De ce système, les empires coloniaux en tireront un capital conséquent qui leur permettra d'amorcer les révolutions industrielles du XVIII<sup>ème</sup> siècle, donnant ainsi naissance au capitalisme. Malgré les indépendances, nos sociétés d'aujourd'hui dépendent encore des ressources et des denrées puisées dans les anciennes colonies où sont constatés les pires désastres écologiques. De plus, la hiérarchisation des races héritée de la traite négrière et de l'évangélisation des "indiens" s'institutionnalisera en Europe avec la

fermeture des frontières et les tâches les plus ingrates laissées aux personnes racisées.

Que pensez alors de certaines solutions dites "écologiques" qui prônent le numérique à tout va, l'électrification des moyens de transport ou encore le remplacement des protéines animales par des denrées venant d'anciennes colonies ? Ces "solutions" alimentent les dominations et les destructions écologiques de l'habiter colonial. Par exemple, une grande partie de l'avocat provient de plantations des zones semi-arides du Chili. «No esta seca, la sacan !» («Ce n'est pas sec, ils la volent !») peut-on lire au bord des routes au Nord de Santiago. Notre appétit toujours plus grand pour le numérique et les batteries se traduit par des gouffres miniers toujours plus profonds, des sources d'eau polluées et des populations déplacées. Un autre exemple : le caoutchouc. L'invention en 1887 de la chambre à air par l'écosais John Boyd Dunlop a déclenché la mise en esclavage des communautés amérindiennes de la région d'Iquitos au Pérou pour exploiter le caoutchouc de la forêt amazonienne. Une belle invention ici, une tempête là-bas.



*Mine d'argent et de cuivre à Cerro de Pasco au Pérou ©Gabriel Cotte*

### ***Le maronnage***

Dès les premières plantations négrières, des hommes et des femmes ont fui ce monde-là pour fonder des communautés (appelées «Palenque» en Colombie ou «Quilombos» au Brésil). Cette action de fuir le monde esclavagiste des plantations est appelé «maronnage». En s'inspirant de ce maronnage

forcé, Malcolm Ferdinand nous invite à un maronnage civil. Pour cela, nous devons réaliser qu'une partie de notre confort repose sur l'exploitation de nombreux humain-es et non-humain-es mais aussi que chaque élément de notre modernité s'accompagne d'une colonialité, tels les deux côtés d'une même pièce<sup>3</sup> (exemple du caoutchouc).



Statue de Benkos Biohó, fondateur cimarron de San Basilio de Palenque au XVII<sup>ème</sup> siècle, premier village libre d'Amérique Latine ©Gabriel Cotte

En découle la nécessité de sobriété, de relocaliser notre production, de repenser nos déplacements et surtout, de sortir du capitalisme. Pour cela, nous pouvons nous inspirer des luttes existantes par delà le monde, comme celle du Chiapas au Mexique<sup>4</sup> ou celles des ZAD par chez nous (ZAD du Mormont, de Notre Dame des Landes...). Car oui, maronner ne suffit pas et les poursuivants du système ne sont jamais bien loin. L'écologie décoloniale est donc une écologie de lutte qui, par tous les moyens, remet en question l'habiter colonial.

### **Écologie = Justice**

Ainsi, l'écologie ne peut être que décoloniale comme il ne peut y avoir de paix sans justice. L'écologie est avant tout une nécessité de

justice. Justice pour ces écosystèmes et ces peuples dévastés. Justice pour les personnes racisées exploitées, stigmatisées, refoulées, tuées mais aussi, justice pour nos sols, nos forêts, nos rivières canalisées, pompées, ravagées, pour, encore une fois, alimenter notre appétit démesuré. La même nature de ces violences nous invite à panser cette fracture entre luttes écologistes et luttes raciales pour, comme le dit Malcolm Ferdinand, dessiner l'«horizon d'un avenir commun». Nous devons pour cela reconnaître cet héritage colonial, militer pour un accueil de l'autre et imaginer d'autres manières d'habiter la Terre.

### **Références**

- [1] Malcolm Ferdinand, *Une écologie décoloniale*, Seuil, 2019.
- [2] Alice Walker, *Living by the World : Selected Writings (1973-1987)*, San Diego, Harcourt Brace Jovanovich, 1988, p. 147.
- [3] Philippe Colin, Lissel Quiroz, *Pensées décoloniales - Une introduction aux théories critiques d'Amérique latine*, Zones/La Découverte, 2023.
- [4] Jérôme Baschet, *Adieu au capitalisme*, La Découverte, 2016.

Pour d'éventuels retours :

contactez [gabrielcotte@hotmail.com](mailto:gabrielcotte@hotmail.com)

Pour contribuer à La Feuille :

contactez [nathalie.e.diaz@protonmail.com](mailto:nathalie.e.diaz@protonmail.com)